

TR 99 bis

L'ARME BIOLOGIQUE MENACE OU FANTASME ?

En théorie, virus, bactéries et toxines pourraient devenir des armes terribles dans les mains des terroristes. Ils restent heureusement malaisés à manipuler. Mais jusqu'à quand ?

C'est un manuel du parfait petit bio-terroriste qu'ont découvert, en 2014, deux journalistes américains dans l'ordinateur d'un djihadiste de l'organisation État islamique : soit 19 pages de tutoriel sur comment disséminer efficacement le virus de la peste bubonique. Les terroristes de Daech ne sont pas les premiers à s'intéresser aux armes bactériologiques. Dans l'Antiquité, les archers scythes, un peuple des steppes entre mer Noire, Volga, Caucase et Danube, empoisonnaient déjà leurs flèches en les trempant dans des cadavres en décomposition. Les Grecs, eux, polluaient les puits de leurs ennemis avec des animaux morts. Peu à peu, les armes bactériologiques se sont perfectionnées. Et en 1346, lors du siège de Caffa, un comptoir génois sur la côte de Crimée, les Tatars utilisèrent leurs trébuchets (sortes de catapultes en plus puissant) pour lancer des cadavres pestiférés à l'intérieur de la cité assiégée. L'initiative eut des conséquences terribles : dans leur fuite, les Génois amenèrent la peste en Italie. Quelques siècles plus tard, en 1763, lors de la guerre entre Anglais et Français en Amérique, un lieutenant anglais offrit volontairement une couverture infectée de variole à un chef indien. Le cadeau (empoisonné) décima les tribus, coupables de soutenir les Français. La guerre froide fut aussi une période d'intense activité dans ce domaine : au sein de laboratoires clandestins, les Soviétiques cultivèrent des souches d'agents pathogènes diverses et variées, même après la signature par Moscou de la convention internationale de 1972 interdisant toute recherche offensive sur les armes biologiques.

Un ferment des théories du complot

Parmi les agents biologiques qui peuvent être utilisés à des fins terroristes ou de guerre, on trouve des micro-organismes vivants tels que des bactéries, comme l'*Escherichia coli* ou le bacille du charbon, des champignons ou des virus, comme celui de la peste bubonique. Ainsi que des toxines (composés chimiques produits par des organismes vivants) comme la toxine botulique, la plus létale de toutes, dont un seul kilo pourrait tuer l'humanité entière ! On comprend pourquoi ces armes déclenchent une telle

terreur. Même un attentat de faible ampleur aurait un impact énorme. En témoigne le début de panique créé par le simple vol de combinaisons de protection anti-épidémie dans un hôpital parisien après les attentats du 13 novembre 2015. L'effroi suscité par ce type d'arme nourrit d'ailleurs beaucoup de théories du complot. En 2013, l'épidémie d'Ebola en Afrique de l'Ouest (voir page 134) avait été attribuée par certains médias complotistes aux Américains. Il faut dire que la réalité dépasse parfois les pires élucubrations. En Afrique du Sud, le régime a mené ainsi de 1981 à 1993 un programme top secret, le projet Coast, dont l'objectif était de mettre au point des armes bactériologiques pour supprimer les opposants à l'apartheid. L'équipe de Wouter Basson, le responsable de ce laboratoire de l'horreur, travaillait même sur un « vaccin ethnique » censé stériliser la population noire.

Une infection difficile à propager

Pourtant, l'arme bactériologique, peu coûteuse – elle est surnommée « l'arme atomique du pauvre » – n'a été que rarement utilisée ces dernières décennies. Dernier épisode en date : l'envoi d'enveloppes contenant le bacille du charbon (anthrax) à des sénateurs américains en octobre 2001, qui causa la mort de cinq personnes. Pourquoi est-elle si peu usitée ? « Celle-ci demande une maîtrise technique particulière. Des agents pathogènes seuls ne suffisent pas, explique ainsi Olivier Lepick, spécialiste des armes biologiques à la Fondation pour la recherche stratégique. Ce sont des organismes vivants sensibles à leur environnement, qui, une fois disséminés, ne survivent généralement pas assez longtemps pour infecter la cible. Pour que ces agents deviennent des armes, il faut donc leur associer un moyen de dissémination efficace. » La secte Aum, au Japon, a ainsi tenté par deux fois d'utiliser des agents pathogènes biologiques avant de se rabattre sur du gaz sarin (une arme chimique) lors de l'attaque du métro de Tokyo qui tua 12 personnes le 20 mars 1995. Al-Qaïda elle-même a longtemps essayé de mettre au point ce type d'arme, sans y parvenir. Dans les années 1950, les Américains ont bien démontré la faisabilité d'une attaque bactériologique par

ANNE
GUION
Journaliste
à La Vie.



Dans de nombreux pays, la menace d'une attaque biologique, nucléaire ou chimique est prise au sérieux. Des exercices sont organisés pour se préparer à y faire face, comme ici dans le métro de Tokyo, qui avait subi en 1995 un attentat au gaz sarin.

aérosolisation en libérant une bactérie inoffensive dans le métro de New York, mais ce fut au prix du déploiement de moyens militaires et scientifiques considérables.

Les dangers du génie génétique

Cependant, les temps changent. Et les dernières découvertes scientifiques pourraient permettre de rendre encore plus dangereux les agents classiques de la guerre biologique. Comment ? Grâce aux nouveaux outils capables de modifier finement – au gène près – l'ADN de tout être vivant, comme le Crispr, sorte de ciseaux génétiques (voir page 160). « Cette technique de génie génétique peut permettre de créer des agents pathogènes plus résistants, ce qui rendrait leur manipulation et leur dissémination beaucoup moins complexe », prévient Olivier Lepick. La CIA a même évoqué dans son rapport annuel de février 2016 la possibilité de classer le Crispr parmi les « armes de destruction massive ».

En France, le risque est de plus en plus pris au sérieux. Un rapport du Sénat publié en mars 2017 évoque ainsi la crainte de voir des criminels élaborer « un virus ou une bactérie mutants, ou de modifier un moustique par guidage de gènes ».

Depuis 2004, un réseau de laboratoires spécialisés en microbiologie et chimie, les laboratoires Biotox-Piratox, s'entraîne une fois par an pour gérer les conséquences d'une attaque bioterroriste. Mais comment la prévenir ? En 2011, des scientifiques de Rotterdam ont réussi à faire muter le virus H5N1 de la grippe aviaire pour le rendre transmissible entre les hommes. Un virus qui pourrait provoquer, s'il était diffusé, des millions de morts. Effrayé, le gouvernement américain, qui pourtant avait financé les recherches, a finalement fait pression pour que les résultats ne soient pas publiés dans les revues scientifiques. Histoire de ne pas offrir aux groupes terroristes ou à des États ennemis un manuel de destruction massive, clés en main. 🍀

